The background of the entire image is a vibrant, abstract painting. It features swirling patterns in shades of blue, teal, and green, creating a sense of motion and depth. A small, stylized red bird is perched on a white, flowing shape that cuts through the center of the composition. The overall effect is dreamlike and organic.

MARWAN SAHMARANI

DRIFTING ISLAND



Sahar, 2016
Oil on canvas
40 x 50 cm

MARWAN SAHMARANI
DRIFTING ISLAND

LEILA HELLER GALLERY.



Crime and Punishment, 2013
Oil on canvas
250 x 400 cm



Rue El Khazinein, secteur 54.

Le matin, trajet de la maison à l'atelier... douze minutes de marche. A mi parcours je l'aperçois. Il n'a pas plus de dix ans. Il essaye de porter huit sacs de poubelle, pieds nus, cheveux ordonnés. Je ne le reconnais pas, je ne l'ai jamais vu, il arrive de loin.

Points comme des bombes, des lignes verticales, des ratures, tout en chute. éventrement de l'espace. Du gribouillage de l'enfant. Il joue. Chaque mouvement, chaque trace va se perdre dans le fracas. Les instants s'accumulent sur la blancheur du papier, le noir envahit l'espace chaotiquement. Il n'y a plus de lumière. Je frissonne.

Plusieurs temps – Plusieurs espaces.

Il ramasse, il s'accroche fortement à ces ordures. Elles l'ancrent depuis son exil.

Il se relève, marche quelques mètres, il les perd... Il est perdu. Non.

La peinture dans la tête, un magma de débris. Impossible de la retraduire.

On gratte, on inscrit une trace, dans la violence du geste. Je suis loin de l'extrême beauté que cela engendre.

Il a pu finalement tout transporter. Il marche, tout raide, comme s'il allait chuter.

Il vit parmi nous, si loin de chez lui. Le bruit est toujours persistant dans sa tête.

Je le suis, derrière lui, à quelques mètres, je suis capable de capter les sons qui s'échappent de sa bouche, de son corps.

Je dois les inscrire. Vite, encore une trace, des lignes, raturer, griffer, effacer. Fortement, tout le corps en mouvement. Je m'élève vers ce son, plus haut, pour me laisser chuter, de tout mon poids. Ecraser le pinceau lourd de peinture sur la surface, accumulation de matières, de débris, de giclure.

Une violence charnelle.

Il y a des correspondances, des amitiés qui se lient sans se dire.

De la création.

Il ne sait pas que tout cela – aussi - est beau.

Il tient fermement ces sacs poubelles colorés. Rouge, bleu, jaune. Des notes, des couleurs, des explosions comme des soleils.

La musique ne lui parvient plus depuis son exil.

Il ne peut plus la supporter. J'aurais tellement voulu lui demander à quoi cela ressemble, quels sons, quelles couleurs, quelles formes cela a engendré. Je ne peux plus me souvenir.

Je persiste à essayer d'entendre pour tenter d'y voir plus clair.

J'ai déjà tout oublié. L'intensité est moindre. Impossible de retranscrire.

Je suis maintenant proche de lui. Je sens son souffle aigu.

Il se retourne.

J'aperçois son visage. Il me sourit.

Un visage angélique. La misère n'a encore laissé aucune trace sur ce visage. La vulve de sa mère est proche encore.

Je voulais tellement m'élever vers ces cieux interdits en palpant de près ce qu'il y avait de plus violent et barbare.

J'arrive à l'atelier. Il ne me reste plus rien de cette rencontre.

Je suis impuissant.

Marwan Sahmarani

El Khazinein Street, sector 54.

In the morning, journey from the house to the studio ... twelve minutes walk.

Half way I see him. He is no more than ten years old. He is trying to carry eight bags of rubbish, barefoot, straightened hair. I do not recognize him, I have never seen him, he comes from a distance.

Points like bombs, vertical lines, erasures, all falling. disemboweling space. Scribblings of the child. He plays. Every movement, every trace will lose itself in the clatter. The moments accumulate on the whiteness of the paper, the black invades the space chaotically. There is no more light. I shiver.

Several times - Several spaces.

He picks up, he clings stoically to this rubbish. They have anchored him since his exile.

He gets up, walks a few meters, he loses them... He's lost. No.

Painting in the head, a magma of debris. Unable to retrieve it.

One scratches, one makes a mark, in the violence of the gesture. I am far from the extreme beauty it generates.

He was finally able to carry everything. He walks, stiff, as if he were going to fall.

He lives among us, so far from home. The noise is still in his head.

I am, behind him, a few meters away, able to capture the sounds that escape from his mouth, his body.

I must take them down. Quickly, another mark, lines, shrink, scratch, rub out. Strongly, the whole body moving. I climb up to this sound, higher, to let myself fall, with all my weight. Crush the paint brush heavy on the surface, accumulation of matter, debris, sprays.

Carnal violence.

There are communications, friendships that bind without anything needing to be said.

Of creation.

He does not know that all this - too - is beautiful.

He holds these colored rubbish bags firmly. Red, blue, yellow. Notes, colours, explosions like suns.

Music has not reached him since his exile.

He can no longer bear it. I would have so liked to ask him what it looks like, what sounds, what colors, what forms it has. I cannot remember.

I keep trying to hear, to try to see more clearly.

I have already forgotten everything. The intensity has diminished. It can no longer be transcribed.

I stay close to him. I feel his sharp breath.

He turns over.
I can see his face. He smiles at me.

An angelic face. Misery has left no trace on this face. The vulva of his mother is still close.

I wanted so much to rise to these forbidden heavens by closely examining what was most violent and barbarous.

I get to the studio. Nothing is left of this meeting.

I am impotent.

Marwan Sahmarani





Bolulla II, 2017
Oil on canvas
225 x 300 cm

MARWAN SAHMARANI : A l'ouest d'Eden

Par Emmanuel Daydé

Marwan Sahmarani n'a qu'une obsession : peindre l'impossible. Claude Monet partageait avec lui cette même idée fixe. « J'ai repris des choses impossibles à faire, écrivait l'impressionniste français : de l'eau avec de l'herbe qui ondule dans le fond... c'est admirable à voir, mais c'est à rendre fou de vouloir faire ça ». Désirant respirer à l'air libre en s'extirpant quelque temps de la spirale de la violence qui ne cesse d'incendier le Proche-Orient, Sahmarani s'en est allé poursuivre le rêve d'un paradis perdu en Espagne, sur les hauteurs désertiques de la sierra de Bernia. Réfugié dans sa casita tel un stylite furieux grimpé en haut de sa colonne, l'artiste ermite recherche là des éblouissements aveugles plutôt que des impressions fugitives. « Mon art est comme une rivière » disait le peintre syrien Marwan de lui-même. Dans ses abstractions de paysages, Sahmarani est sujet à la même fluidité virale. Ses visions de paysages abstraits striés de lumière jaune, d'air brûlant et de papillons rouges sang évoquent les images bariolées d'un monde flottant qui va s'évanouissant, ou encore les captures floues d'un panoramique cinématographique qui serait filmé derrière ses seules paupières. Ses jardins d'Espagne manichéens, tout entier dévolus à l'éternité du jour, rejoignent le primitivisme préhistorique des papiers déchirés de feu et d'eau de Zad Moulata, en même temps qu'ils atteignent l'enchevêtrement de reflets et d'éclats des exercices de lumière de ses vidéos extatiques. Ruisselant de taches éclaboussées et de pousses invétérées, les orangs méconnaissables de Sahmarani, en fleurs de peau ou en fruits de la passion, tout comme ses fantastiques sentiers herbeux qui ne mènent nulle part - de Bolulla, de Rafalet ou de Massilcamp -, convoquent aussi les asphyxiants jardins d'Eden de Pierre Bonnard sur la Côte d'Azur, au Cannet. Derrière cette bourdonnante vie des plantes, on devine également le balancement des herbes folles et emmêlées d'yeux dans la chaleur (*Eyes in the heat*) de Jackson Pollock, réalisées en plein champs à Long Island. La nature, chez Marwan Sahmarani, se voit comme délavée derrière un pare-brise, en fuite d'elle-même, vers un ailleurs inimaginable, un espace temps morcelé en plusieurs espaces et en plusieurs temps, déchiré en mille morceaux, comme un bout de papier emporté par le vent et charrié par les pluies... Aux confins du réel et de l'imaginaire, une vision floue, une sensation folle, une émotion colorée, perçue en un clin d'œil mais qui ne cesse jamais.

Les hallucinations fugaces du spectacle de la nature ne sont pas les seules à pouvoir faire verser dans la folie. Bouleversé par la vision d'un gamin syrien sans famille rencontré dans les rues de Beyrouth, chargé d'innombrables sacs poubelle – telles « des explosions comme des soleils », le Libanais ne peut ignorer le sentiment d'impuissance qui l'étreint face à la guerre et à son cortège d'horreurs et de désolations. Au Xe siècle, le grand poète arabe Al-Mutanabbî avouait comme lui : « Je ne cher-che pas à m'établir sur une terre ni à la quit-ter défi-ni-ti-ve-ment ; toujours inquiet, je suis assis sur les vents que j'orienté au sud ou à l'ouest. » A l'épreuve de la Première Guerre Mondiale, Franz Marc, le peintre des animaux du Blaue Reiter, ne disait pas autre chose lorsqu'il écrivait à sa femme Maria : « je sens l'esprit qui plane si fortement au-dessus des batailles que le réel, le matériel, disparaît tout à fait. La guerre est une énigme insoluble que le cerveau humain a lui-seul inventée, mais qu'il est incapable de penser jusqu'au bout. Mais nous devons traiter ce sujet d'une tout autre manière, oui, tout autre ! ». L'artiste allemand, fauché par un éclat d'obus à Verdun en 1916, n'aura pas le temps d'aller plus loin que les trente six esquisses d'explosion retrouvées sur son cadavre : « Depuis des jours, explique-t-il, désespéré, dans son ultime missive, je ne vois rien d'autre que le spectacle le plus épouvantable qu'un cerveau ait jamais pu imaginer ». Dans l'enfer de fin du monde de Verdun, le réel, le matériel, n'ont jamais pu

disparaître tout à fait. Si la photographie semble témoigner plus justement que la peinture de la guerre 14, une image en entraîne une autre, inlassablement, comme dans une mauvaise série télé. Seule la peinture demeure finalement à même de signifier « un arrêt du temps », comme le voulait Bonnard.

Refusant notre société sans mémoire, qui se rêve en temps réel et en réalité augmentée – c'est-à-dire, concrètement, diminuée -, Sahmarani se souvient de la leçon pour stigmatiser le massacre ordinaire de gens ordinaires en de grands polyptiques rageurs dégoulinant d'huile et de pigments. L'intensité tragique de ces retables d'Agneaux mystiques se situe résolument à l'opposé de la froide école documentaire initiée au Liban par Joana Hadjithomas et Khalil Joreige. Leur caractère de stupeur et de tremblements les fait se situer au plus près par contre des boueuses peintures d'immeubles éventrés, aux poutrelles en béton saillantes, d'Ayman Baalbaki (Ceci n'est pas la Suisse) ou encore des farouches séries déconstruites de l'Irakien Dia Al-Azzawi, consacrées aux exactions de Sabra et de Chatila ou encore de la Guerre du Golfe (Bilad Al-Sawad - le pays de la terre brûlée). Faisant dire à l'empereur romain Auguste qu'il valait mieux « être le cochon d'Hérode que son fils », l'historien latin Macrobe, le premier, situe en Syrie le massacre d'enfants qu'aurait ordonné le roi de Judée. Révolté par l'amnésie collective des récents bombardements meurtriers infligés sur Alep nord-est, Marwan Sahmarani reprend la composition de deux Massacre des Innocents, celui de Guido Reni et celui de Nicolas Poussin – dont on sait que les deux toiles inspirèrent Picasso pour son Guernica – afin de noyer la barbarie à visage humain dans un torrent de lave et de feu. Emergeant d'un grouillement indifférencié de chair et de sang sur fond de nuit noire de l'âme, un soldat vêtu de rouge brandit son arme et piétine le corps d'un bébé tandis qu'un autre guerrier « héroïquement » nu le transperce. Peintre des humiliés et des offensés, Sahmarani poursuit son réquisitoire de cathédrale dans sa série I had a dream, en figurant des têtes de jeux de massacre aux yeux rougis et aux longues chevelures bleues parquées derrière des barbelés. Tandis que l'artiste palestinien Abdul Raman Katanani transforme ces mêmes barbelés en tornade ou que l'artiste israélienne Sigalit Landau se filme nue sur la plage en train de s'ensanglanter avec un hula hoop fait du même métal, l'artiste des damnés de la Terre laboure les enfants du siècle de zébrures rageuses ultra colorées, qui semblent griffer la pâte à même la chair, ajustant la perspective au seul horizon de ce mur de fer. Ses têtes rondes et ébahies, tracées d'un trait enfantin, ne sont pas sans suggérer les silhouettes troubles et les visages de batraciens difformes de l'autre Marwan, le syrien Marwan Kassab Bachi – dit simplement Marwan. Exilé à Berlin dès l'âge de 23 ans, et devenu l'un des défenseurs aux côtés de Baselitz de la Nouvelle Figuration Allemande (même si le terme « Défiguration » serait plus juste dans son cas), Marwan, comme Sahmarani, restait persuadé que « l'art n'est pas juste une forme meublant l'espace, mais un acte moral, capable d'apporter la joie tout en ne renonçant jamais à découvrir la vérité » (Abdul Rahman Mounif). La vérité, chacun la sienne. Tandis que Marwan la cherchait du côté d'un expressionnisme personnel, Sahmarani affronte le monde à l'ouest d'Eden, avec ses anges et ses démons, tout en saturant l'air que nous respirons de couleurs ivres et en balafrant l'aire de la toile de douleurs vives. Nul ne réchappera à ses leçons de ténèbres qui saignent en plein jour.

Emmanuel Daydé, historien de l'art, critique dramatique, essayiste, commissaire à la Biennale de Venise 2017 pour le Pavillon du Liban.

MARWAN SAHMARANI: West of Eden

By Emmanuel Daydé

Translation by Sophie Kazan

Marwan Sahmarani has but one obsession: to paint the impossible. Claude Monet shared with him this same fixed idea. "I took up things that were impossible to do," wrote the French Impressionist: water with grass swirling beneath it... it's impressive to see, but it can be maddeningly difficult to achieve". Desiring to breathe fresh air and break free, for a time, from the spiral of violence that never ceases to set fire to the Middle East, Sahmarani pursued the dream of a paradise lost in Spain, on the desert heights of the Sierra de Bernia. In this secluded, mountaintop hideaway artist sought blinding epiphanies rather than fleeting impressions. "My art is like a river," Marwan, the Syrian painter, would say. In his abstract landscapes, Sahmarani is subject to the same viral fluidity. His visions of abstract landscapes streaked with yellow light, burning air and blood-red butterflies belie the colourful images of a vanishing, floating world or the blurred shots of a cinematic panoramic, filmed behind his very eyelids. His Manichaean gardens of Spain, devoted to the eternity of the day, draw upon the prehistoric primitivism of the torn fire papers and water of the artist Zad Moulata, while at the same time, they reach the tangle of reflections and splintered plays of light in his ecstatic videos. Sahmarani's ripe, passion fruit oranges, dripping splattered spots and deep-rooted shoots and his fantastic grassy paths that lead nowhere - from Bolulla, Rafalet or Massilcamp are asphyxiating like the gardens of Eden by Pierre Bonnard on the Côte d'Azur, at Le Cannet. Behind this buzzing plant life, we can imagine the swinging of the crazy, tangled grasses, of Eyes in the Heat by Jackson Pollock, covering the fields of Long Island. To Marwan Sahmarani, nature seems faded behind a windscreen, fleeing from itself, towards an unimaginable place, a time space divided into several spaces and several times, torn into a thousand pieces, like a piece of paper washed away by the wind and carried along by the rains. At the ends of reality and the imaginary, a blurred vision, a maddening sensation, a colourful emotion, glimpsed in the twinkling of an eye and never ending.

Fleeting hallucinations of nature are not the only spectacle to drive one to madness. Overwhelmed by the vision of a Syrian street urchin without family that he had met in Beirut, loaded with innumerable rubbish bags - "explosions like suns" - the Lebanese artist could not ignore his feeling of helplessness when faced with the war and its train of horrors and desolation. His feelings were like those of the great 10th century Arab poet, Al-Mutanabbi, who confessed: "I do not seek to settle on a land or leave it definitively; Always worried, I sit on the winds which I direct to the south or the west". In World War I, Franz Marc, the Blaue Reiter animal painter expressed a similar feeling when he wrote to his wife Maria: "I feel the spirit that hangs so strongly above the battles that the real, the material, vanishes completely. War is an insoluble enigma that the human brain has invented, but is incapable of thinking through until the end. But we must treat this subject in a completely different way, yes, quite differently!". The German artist, taken down by a burst of shells in Verdun in 1916, would not have time to go further than the thirty six explosion sketches found on his corpse: "For days," he explained desperately in his final letter, "I see nothing but the most appalling spectacle that a brain has ever imagined." In the end of the living hell of Verdun, the real, the material, could never be completely erased. If photography can testify more accurately than paintings to the 1914 war, one

image leads to another, tirelessly, like a bad television series. The medium of painting remains the most satisfying way to express the "moment in time," as Bonnard so desired.

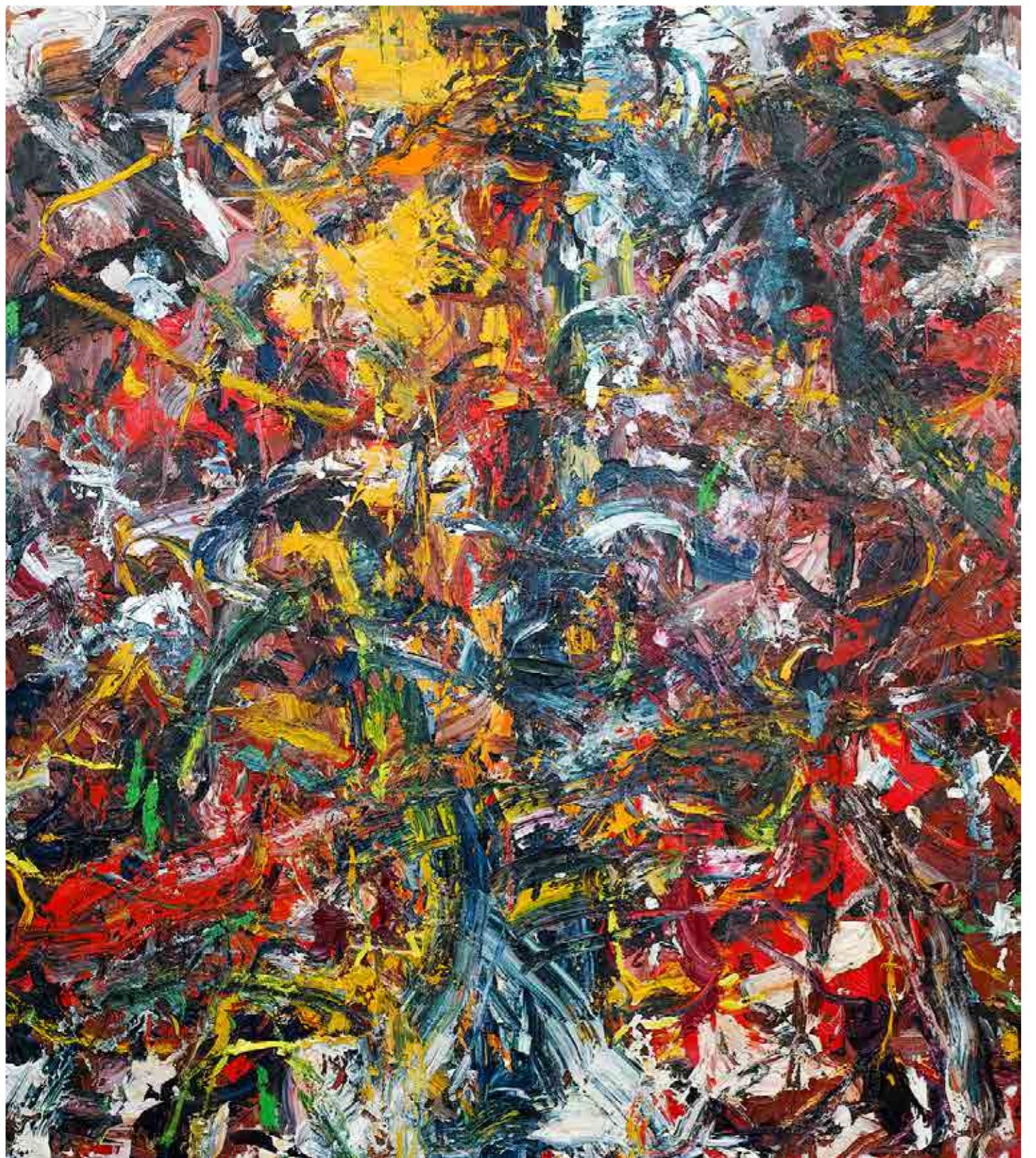
Refusing to be part of our society without memory, that is dreamt in real time and in augmented reality - that is, concretely diminished - Sahmarani remembers the lesson to stigmatize the ordinary massacre of ordinary people in large, raging polyptics dripping in oil and pigments. The tragic intensity of these altarpieces of mystical lambs is resolutely opposed to the cold documentary school initiated in Lebanon by Joana Hadjithomas and Khalil Joreige. Though their style of stupefaction and trembling brings them closer to his, so do the muddy paintings of disembowelled buildings and projecting concrete joists of Ayman Baalbaki (This is not Switzerland) the frightened deconstruction series of the Iraqi, Dia Al-Azzawi, devoted to the exactions of Sabra and Shatila or even to the Gulf War (Bilad Al-Sawad - the land of burnt earth). Telling the Roman emperor Augustus that it was better to "be the pig of Herod than his son" the Latin historian, Macrobe, was the first to place the massacre of children ordered by the king of Judea in Syria. Revolted by the collective amnesia of the recent murderous bombardments inflicted on Northeastern Aleppo, Marwan Sahmarani referred to Guio Reni and Nicholas Poussin's Massacre of the Innocents - two canvases inspired Picasso for his Guernica - in order to drown barbarism with a human face in a torrent of lava and fire. Emerging from a jumbled morass of flesh and blood on a black night of the soul, a soldier dressed in red brandishes his gun and tramples the body of a baby while another 'heroically' naked warrior pierces him. Sahmarani, painter of the humiliated and offended, continues his cathedral indictment in the I Had a Dream series, with massacre game heads, red eyes and blue hair planted behind barbed wires. While the Palestinian artist Abdul Raman Katanani transforms the same barbed wire into a tornado or the Israeli artist Sigalit Landau films himself naked on a beach in the process of being bloodied by a hula hoop made of the same metal, the artist plows the children of the century with furiously colourful stripes, which seem to scratch the dough into the same flesh, adjusting perspective to the only horizon of this iron wall. His round, astounded heads traced in a childish line, are not free from the distressing silhouettes and deformed batrachian faces of the other Marwan, the Syrian Marwan Kassab Bach - simply Marwan. Exiled to Berlin at the age of 23, and became a defender alongside Baselitz, of the New German Figuration (even if the term 'Defiguration' would be more accurate in his case) Marwan, like Sahmarani, remained convinced that "art is not just a form that furnishes space, but a moral act, capable of bringing joy while never renouncing the discovery of truth" (Abdul Rahman Mounif). Each to his own truth. While Marwan sought it for personal expressionism, Sahmarani confronts the world west of Eden, with its angels and demons, while saturating the air we breathe with drunken colours and scraping the canvas with sharp pains. No one will escape his lessons of darkness that bleed in broad daylight.

Emmanuel Daydé, art historian and critic and essayist, curator of the Lebanese Pavilion at the Venice Biennal 2017.



Tribute to a Tragedy, 2017
Oil on canvas
240 x 716 cm





Pinos, 2016
Oil on canvas
200 x 175 cm



Pinos II, 2016
Oil on canvas
200 x 175 cm

Alep, 2016
Oil on canvas
240 x 315 cm



Pulp Fiction, 2016
Oil on canvas
150 x 200 cm





Rafalet, 2015
Oil on canvas
225 x 300 cm

Rafalet II, 2015
Oil on canvas
225 x 300 cm



Bolulla, 2017
Oil on canvas
225 x 300 cm



I Had a Dream III, 2016
Oil on canvas
225 x 300 cm



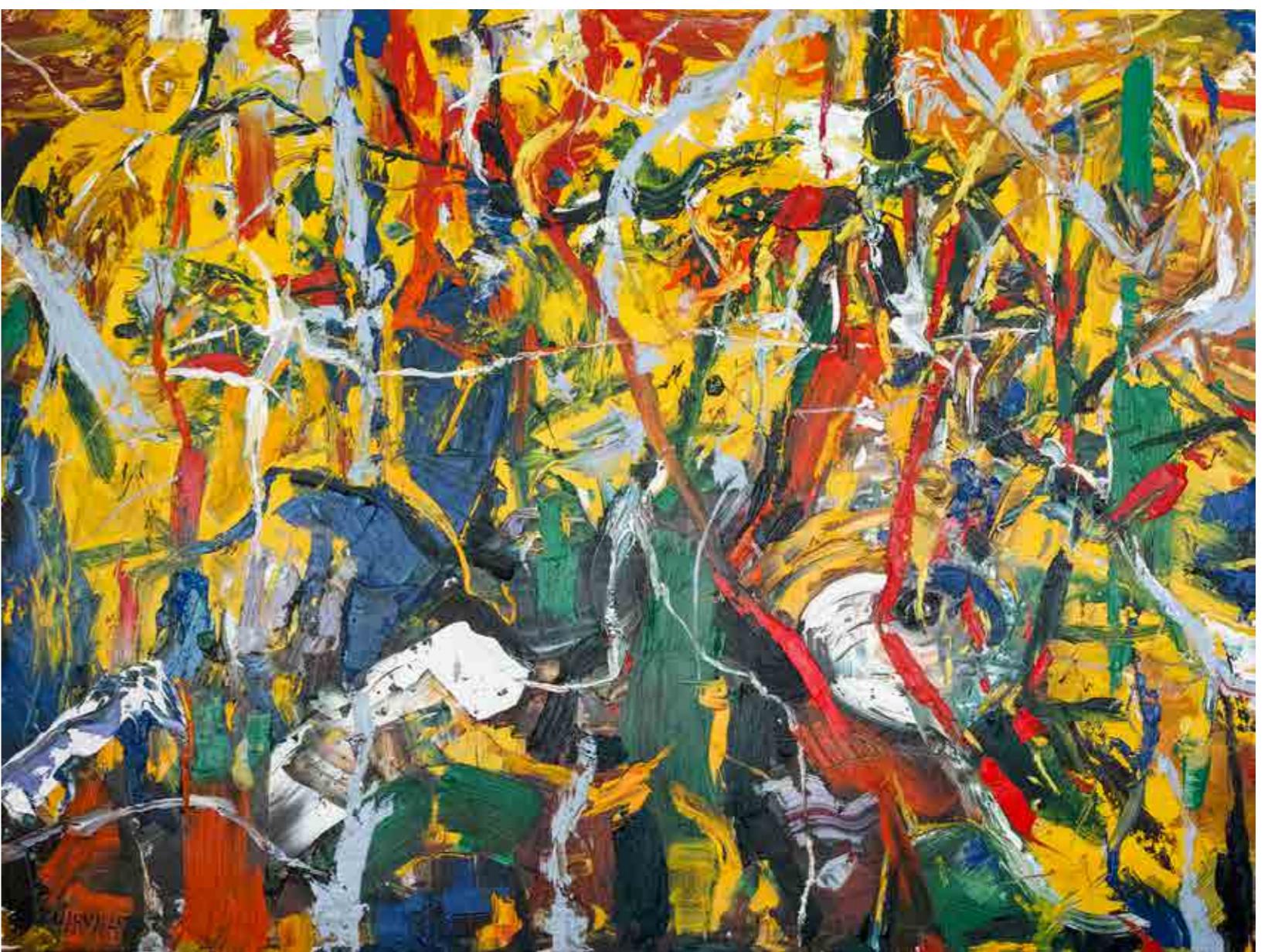
I Had a Dream I, 2016
Oil on canvas
225 x 300 cm





Massilcamp, 2017
Oil on canvas
200 x 250 cm

The Orange Tree Farm, 2017
Oil on canvas
225 x 300 cm



The Orange Tree Farm II, 2017
Oil on canvas
225 x 300 cm





Abstract-Tarbena, 2016
Oil on canvas
150x200 cm

Cinco Cames, 2017
Oil on canvas
225 x 300 cm



Albicà, 2017
Oil on canvas
200 x 250 cm





Tàrbena- Spain

Birlam, 2017
Oil on canvas
200 x 250 cm



Tàrbena, 2017
Oil on canvas
200 x 250 cm



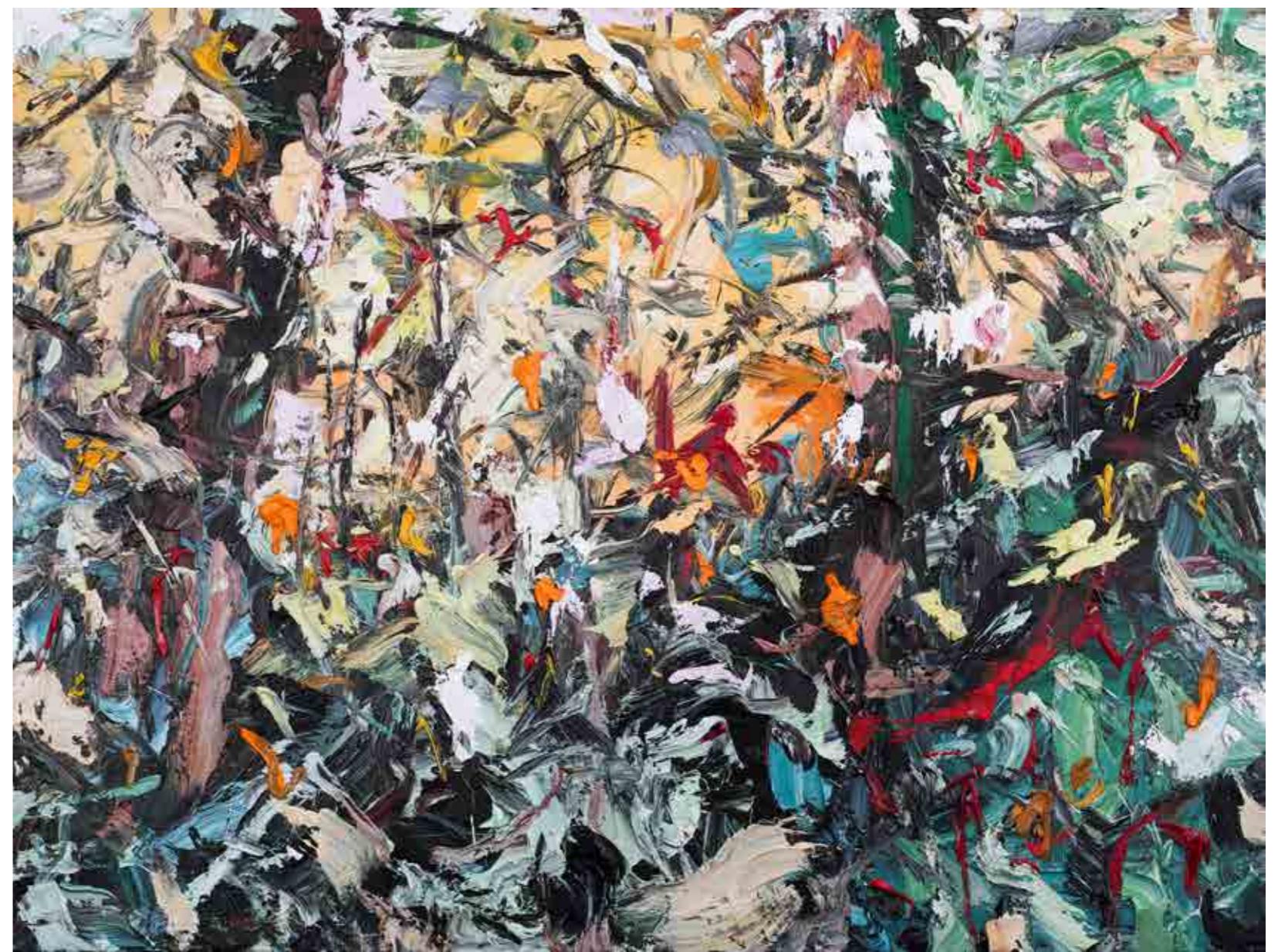
Untitled, 2016
Oil on canvas
225 x 300 cm





Abstract-Tarbena, 2016
150 x 200 cm
Oil on canvas

Abstract-Tàrbena, 2016
Oil on canvas
150 x 200 cm



Landscape, 2016
Oil on canvas
100 x 100 cm



Corralisse, 2017
Oil on canvas
200 x 250cm





Abstract-Tàrbena III, 2016
Oil on canvas
150 x 200 cm



Landscape II, 2016
Oil on canvas
100 x 100 cm



Landscape, 2016
Oil on canvas
100 x 100 cm



Spain IV, 2016
Oil on canvas
65 x 81 cm



Spain V, 2016
Oil on canvas
65 x 81 cm



Spain XVII, 2016
Oil on canvas
40 x 50 cm



Spain XVIII, 2016
Oil on canvas
40 x 50 cm



Sahar, 2016
Oil on canvas
40 x 50 cm



Sahar, 2016
Oil on canvas
40 x 50 cm



Boat-people, 2013-2014
Oil on canvas
225 x 300 cm
Beirut - Lebanon



The Gunshoot, 2013
Oil on canvas
230 x 386 cm

Crime and Punishment, 2013
Oil on canvas
250 x 400 cm



I Had a Dream II, 2016
Oil on canvas
200 x 250 cm





Revolution Radio, 2016
Oil on canvas
200 x 250 cm

Summer Shooting, 2015
Oil on canvas
200 x 250 cm



Resignation and Rebellion, 2016
Oil on canvas
200 x 250 cm



Demonstration, 2013
Oil on canvas
200 x 250 cm



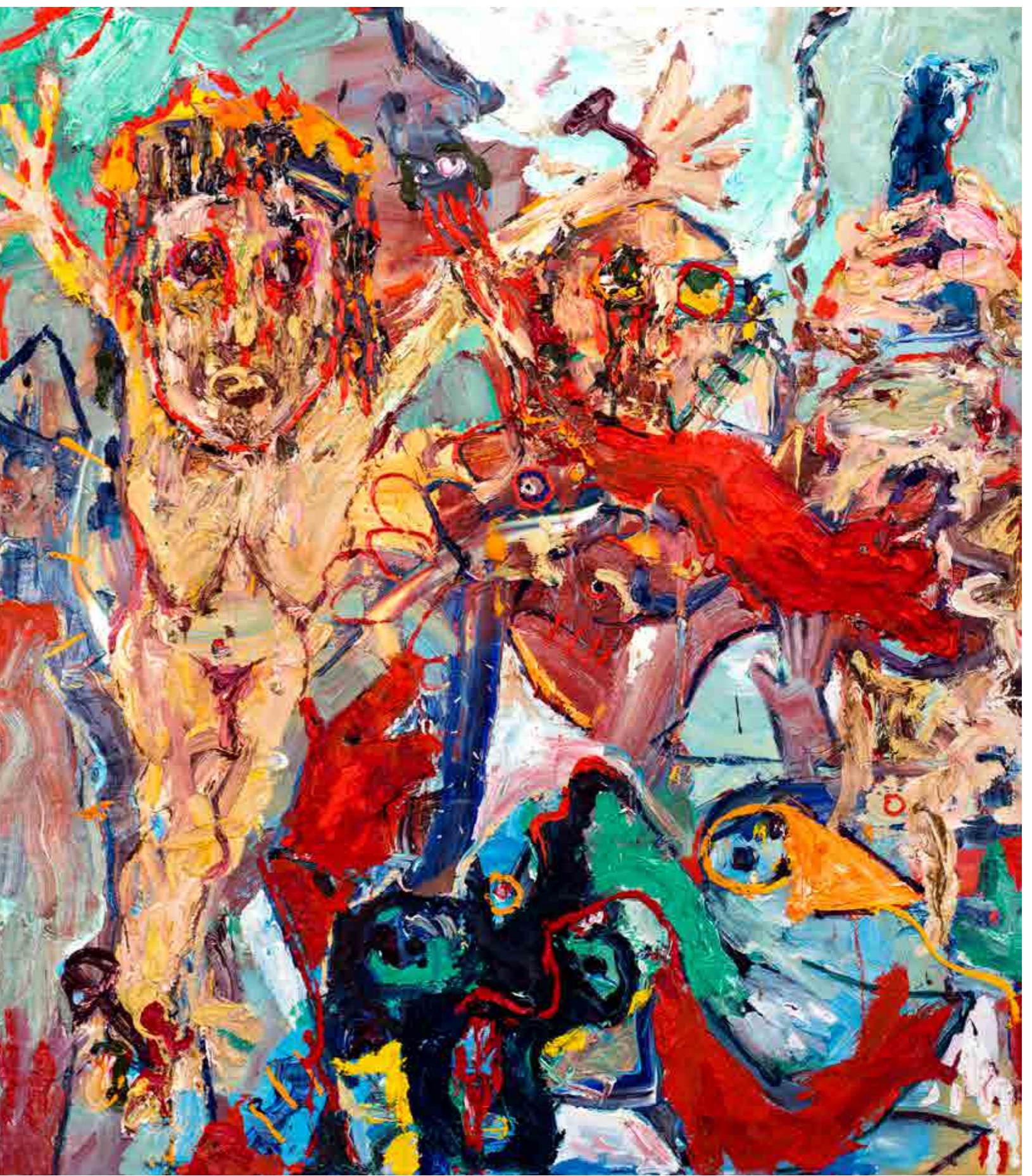
The Trenches, 2015
Oil on canvas
200 x 200cm



The Skewed I, 2012
Oil on canvas
140 x 200 cm



Crucifixion, 2014
Oil on canvas
200 x 170 cm



The Martyrs Square - Beirut, 2012
Oil on canvas
203 x 183 cm



Bachanales, 2015
Oil on canvas
150 x 210 cm



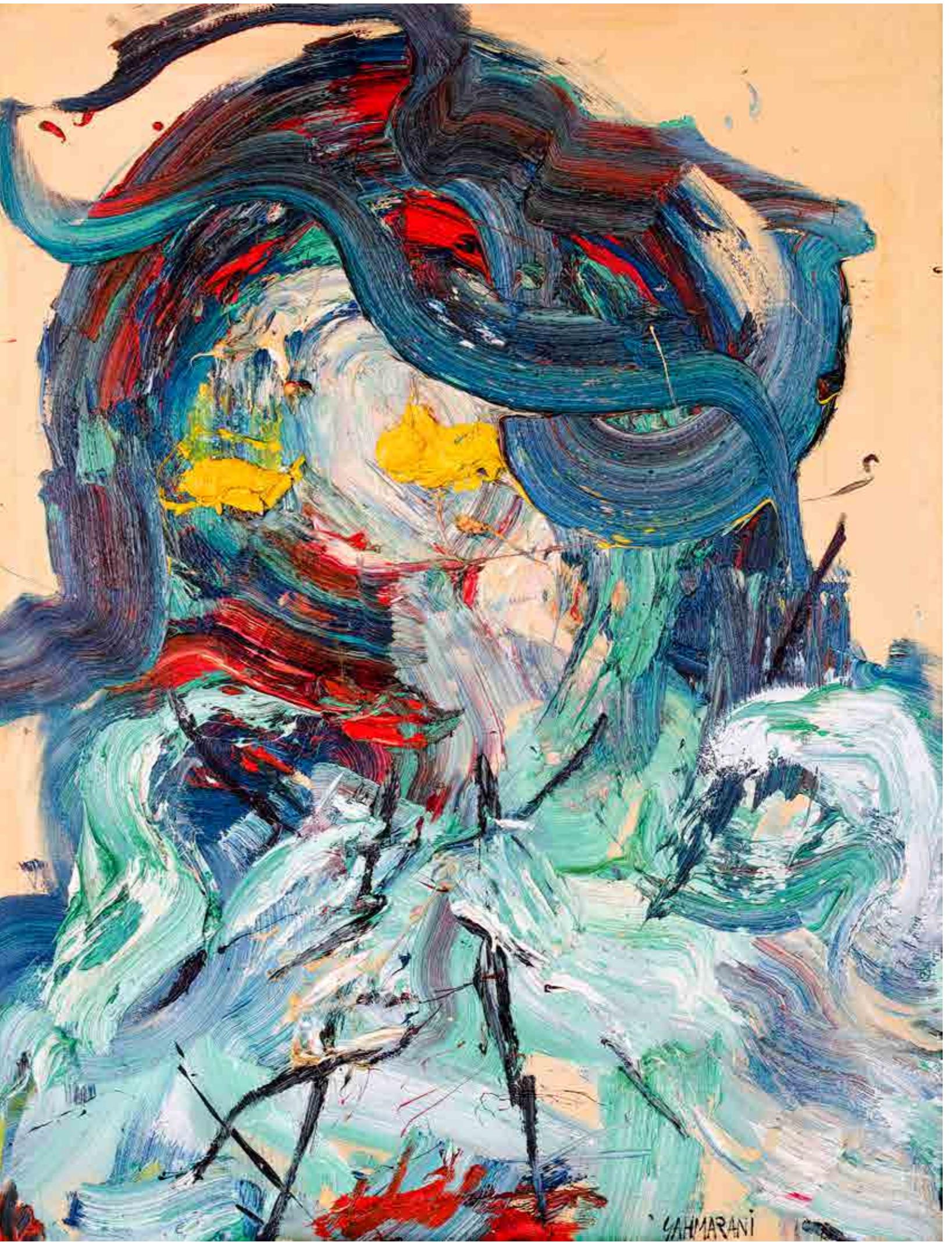
Los Carabineros I, 2014
Oil on canvas
225 x 250 cm



Nude on the Beach, 2015
Oil on canvas
170 x 150 cm



The Knitting Woman, 2013
Oil on canvas
130 x 90 cm





Tàrbena - Spain





MARWAN SAHMARANI

Born 1970 Beirut, Lebanon
Lives and Works in Beirut, Lebanon

EDUCATION

1989 - 1994 l'École Supérieure d'Art Graphique Penninghen, Paris, France

SOLO EXHIBITIONS

- 2015 New Paintings, Art Dubai, Gallery Kashya Hildebrand, Dubai, UAE
- 2014 Black Moon, Gallery Kashya Hildebrand, London, England
- 2011 Marie Marie, The Devil In Me Has Taken You For A Ride, Lawrie Shabibi Gallery, Dubai, UAE
The Wolf Is Crying Like A Child, Galerie Kashya Hildebrand, Zurich, Switzerland
- 2010 The Dictators: Studies For A Monument, Selma Feriani Gallery, London, UK
The Feast of the Damned, Art Dubai, Abraaj Capital Art Prize, Dubai, UAE
- 2009 The Dictators: Studies for a Monument, Boutique 1 Gallery, Dubai, UAE
- 2007 Can You Teach Me How to Fight?, The Third Line Gallery, Dubai, UAE
- 2006 Paintings and Drawings (1990-2005), Mogabgab Gallery, Beirut, Lebanon
Masturbation, Ard Bia Gallery, Galway, Ireland
- 2005 Beirut el Kourba, Mogabgab Gallery, Beirut, Lebanon
- 2004 Mecca Cola, Clair Obscur, Montreal, Canada
- 2004 No-body, Mogabgab Gallery, Beirut, Lebanon
- 2003 Non-dit, Mogabgab Gallery, Beirut, Lebanon
- 2003 Non-dit, Alternative, Montreal, Canada
- 1997 Le Prophète, Mogabgab Gallery, Beirut, Lebanon

GROUP EXHIBITIONS

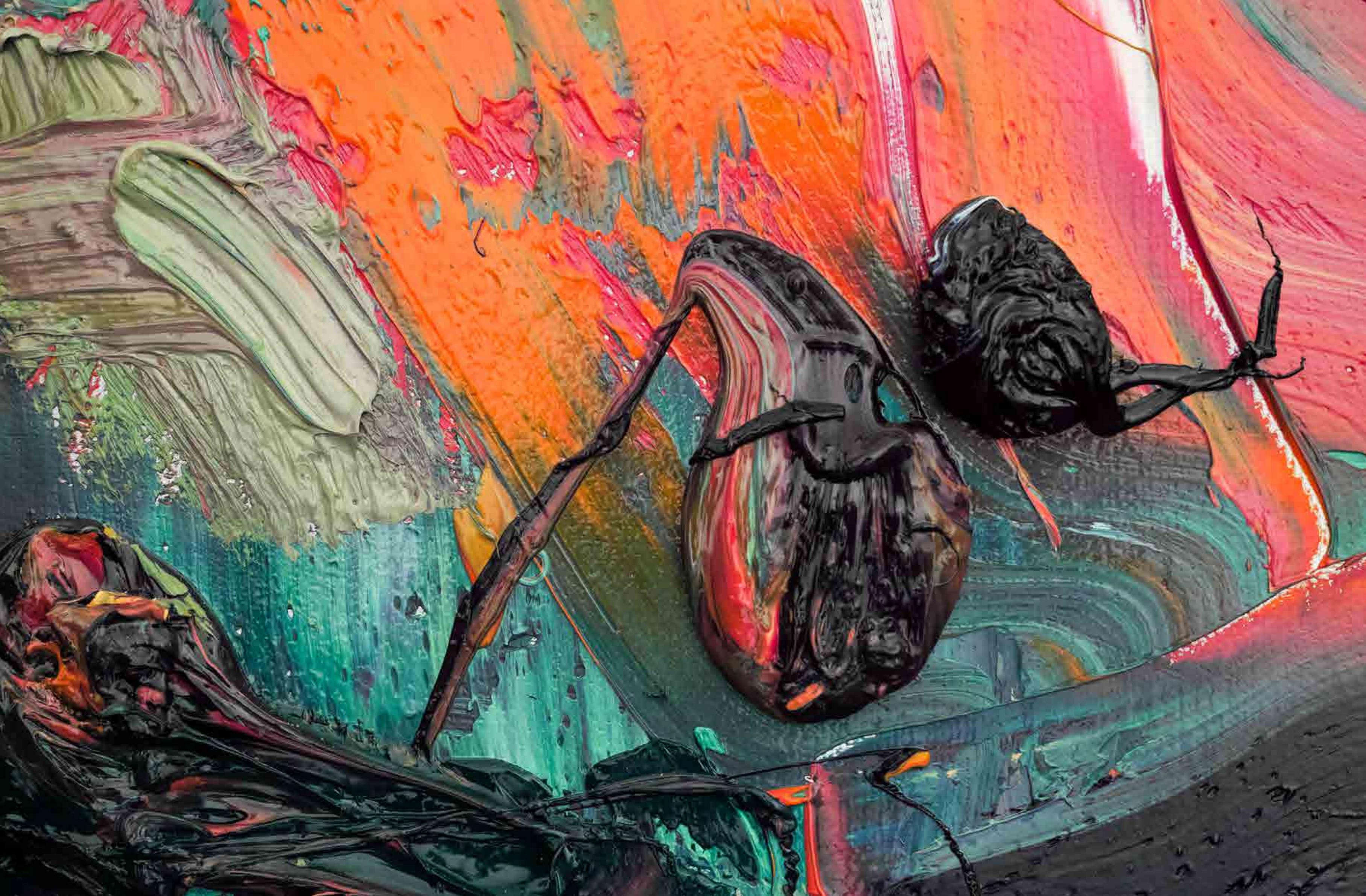
- 2014 Contemporary Lebanon: Art Beyond Violence, The Lebanon Pavilion, Singapore
- 2013 Traces, Lawrie Shabibi, Dubai, UAE
- 2011 The Changing Room: Arab Reflections On Praxis And Times, Spazio Qubi Gallery, Turin, Italy
- 2011 Heroes and Villains, Lawrie Shabibi, Dubai, UAE
Rebirth, Beirut Exhibition Centre, Beirut, Lebanon
- 2010 All About Beirut, Kunsthalle whiteBOX, Munich, Germany
Convergence: New Art from Lebanon, American University Museum at the Katzen Art Center, Washington, D.C., USA
- 2007 Espejismos: Contemporary Art from Middle East and North Africa, International Festival of Puebla, Puebla, Mexico 2004
Pensées et Measures, La Fabriq, Montreal, Canada 1994 Le Prophète, Espace E.S.A.G, Paris, France

AWARDS AND PRIZES

- 2010 Abraaj Capital Art Prize, Dubai, UAE

BIENNALES AND MUSEUM EXHIBITIONS

- 2011 Between A Rock And A Hard Place, 3rd Thessaloniki Biennale, Greece 2011 Third Thessaloniki Biennale of Contemporary Art
- 2010 Abraaj Capital Art Prize 2010, Museum of Art & Design, New York, NY, USA
Told/Untold/Retold, Arab Museum of Modern Art, Doha, Qatar



ACKNOWLEDGMENTS

Leila Heller Gallery would like to thank Emmanuel Daydé, Sophie Kazan, Giles Duley, Walid Rashid and Agnieszka Remsak

Published on the occasion of the exhibition

MARWAN SAHMARANI
DRIFTING ISLAND
April 22 - June 4, 2017

Images courtesy of the artist
Photography by Giles Duley,
Walid Rashid and Agnieszka Remsak
Catalogue design by Nadine Nour el Din

LEILA HELLER PUBLISHING .

87 Alserkal Avenue, PO Box 413991
Al Quoz 1, Dubai, United Arab Emirates
www.leilahellergallery.com

Publication © 2017 LEILA HELLER GALLERY, Dubai



Beirut - Lebanon

An abstract painting featuring a central white cube surrounded by swirling, energetic brushstrokes in shades of blue, yellow, and orange. The style is expressive and dynamic.

LEILA HELLER GALLERY.